

- par **Françoise Oriot** dans *Basilic N° 46*, décembre 2013
- par **Jacky Essirard** sur *Facebook*, décembre 2013
- par **Denis Heudré** sur le site *Recours au Poème*, décembre 2013
- par **Sylvie Fabre G.** sur le site *Terres de Femmes*, janvier 2014
- par **Jacques Josse** sur le site *Remue...net*, janvier 2014
- par **Henri Droguet** sur le site *Poezibao*, janvier 2014
- par **Yves Jouan** dans la *Revue de poésie N47*, janvier 2014
- par **Mathieu Nuss** dans la *Revue CCP* du CIPM, décembre 2015

*Passerelle, carnet de mer* L'Amourier éditions 2013

par **Françoise Oriot** (Gazette des Amis de l'Amourier *Basilic N°46*, décembre 2013)

Que vous soyez sur la *Passerelle* ou accroché au bastingage, préparez-vous à subir tangage, roulis et grains! Erwann Rougé nous l'annonce dans son *Carnet de mer* (sous-titre de l'ouvrage): "*Lire un livre débute toujours par un vertige*".

Par de courtes proses, le poète ouvre pour nous le monde des sensations les plus subtiles. Doué d'une perception exacerbée, il voit trembler les choses (la mer, les oiseaux...), les mots, la peau de la femme aimée: *Étreindre le fouillis et la merveille de l'autre*. Sa douceur *Effleurer, ne pas blesser*, contraste avec les notations de météo marine qui introduisent la plupart des textes. On sait le charme exercé par cette langue, y compris sur d'indécrottables terriens: *Violents roulis et tangage – gros paquets de mer sur les ponts – changé de route pour épauler la boule*, et sa capacité immédiate à les projeter dans un inconnu réservé aux initiés. Mais l'inconnu, ici, c'est d'abord le tout près auquel nous ne faisons pas assez attention, et qu'Erwann Rougé scrute pour nous: *Un choc: la densité du réel qui "fait corps"*. *Ça touche et à cet instant la peau se retourne, prise de douceur, de fracas, de folie*.

Les poèmes viennent de là, de ce qui se cache, risque de ne pas être vu: *L'écriture est liée au corps et au plus intime, celui dont tu ne parles pas. Dire suppose que l'on s'éprend, ainsi de suite, jusqu'à épuisement... quand la lumière de mer est si près de naître et qu'elle se refuse*. Une recension du ténu, de l'infime infini du monde visible et du monde éprouvé, ressenti (*J'aimerais dire la transparence, la connivence*) qui ne va pas sans douleur quand on est ainsi écorché, à vif: *La mélancolie ressemble à une brûlure*.

En contrepoint à la mer, au navire qui va, parfois dans *des brumes épaisses*, il y a le lieu de terre, Loc Meven, et les nuits avec l'aimée: *Il fut si doux notre humide. Le doigt cherchant tendrement l'aine, l'iris, le sillon...*; les mésanges, le rivage (*Sur les galets humides et gris, découvrir des bouts de mots dehors. L'âme d'autrui, si ça se trouve, réside dedans.*) Plus tard, dans la courte deuxième partie du livre, il y aura la *Chambre blanche*, l'hôpital après un accident: *Ce n'est pas mourir, qui est difficile. C'est cette obscure et lente violence, l'inconcevable absence où on cherche un visage, les yeux vaincus*.

Souffrance du poète qui ne refuse rien du monde mais, pour ses lecteurs, baume sur notre solitude ontologique. En Erwann Rougé, nous avons un compagnon, un peu en avant de nous, qui nous invite à rompre avec l'indifférence. *J'écoute tes pas dans la cuisine. Tout s'écoule. Tout s'ouvre*.





Erwann Rougé a longtemps navigué et son dernier recueil *Passerelle* le confirme. Le sous-titre *Carnet de mer* nous indique que nous pouvons le lire comme un journal de bord enrichi de notes personnelles. Il est question de bateau, d'océan, de la terre ferme et de l'homme qui regarde et écrit avec le silence. Mais les observations administratives de lieux et de la météo ne sont qu'un accompagnement, un rythme donné à ce qu'il a l'intention de nous confier.

Partir, creuser l'écart, n'être relié que par le "toucher de l'air", ce lien invisible à l'autre qui aide à vivre. "Je reste souvent debout à contempler le bleu, les côtes lavées, relavées par le vent, les vagues et la pluie." écrit Erwann Rougé. Pendant la traversée, nous sommes aussi sur la passerelle otages du temps, des lieux et de nos sentiments. Ces moments d'attente sont propices à l'introspection, à la conscience d'exister dans/avec un corps. La mer est le reflet de notre moi profond. Mais plus nous descendons profond, plus le doute et le secret nous habitent.

Les moments partagés et la séparation sont les deux pôles inséparables de l'amour. "Être ensemble dans cet entremêlement de départ et de retour" qui est "ce que l'on ne peut pas dire". "Je t'emmène partout où je vais", "Aimer n'est pas une paix". Erwann Rougé ne trouve le calme que lorsqu'il est à terre et reprend l'amour au quotidien.

À terre tangage et roulis s'arrêtent, c'est du solide. Pourtant rien n'est acquis, nous retournons vite à l'incertain. Nous sommes vivants à titre provisoire, il faut tenir malgré le tremblement avec un peu de chaleur au cœur.

Où est la grande aventure ? Dans la tempête et les vagues ou dans une main qui glisse sur un dos ?

"Lire écrire, c'est habiter les contraires." Erwann Rougé nous conduit d'un bord à l'autre, se dévoile. Comme lui nous pourrions écrire: Il y a "un trou" dans certains de mes silences, parfois j'ai peur, peur d'être maladroit, l'être. Souvent je suis en creux." Et quand le journal de bord annonce: "Port impraticable. Vent persistant, force 9. Pris remorqueurs à l'avant et à l'arrière. Mauvaise manœuvre d'un remorqueur. Avarie dans les formes avant de navire." Le blanc, la fragilité de l'existence se révèle brutalement: "Cela arrive dans les yeux avec un éclat de foudre derrière les tempes".

Après le naufrage tout est à reconstruire avec ce qui a été sauvé, mais rien n'est pareil, jamais ce ne sera comme avant.



Si cela existait, tous les poètes bretons, ces “bons compagnons de l’océan” dont parlait Guillevic, seraient des “poètes de la Marine” comme il existe des “peintres de la Marine”. Erwann Rougé, avec son dernier ouvrage *Passerelle | Carnet de mer* publié chez L'Amourier, y signerait son entrée de la plus belle façon.

Mais fuyant la caricature, c’est bien plus qu’une étiquette-cliché que nous propose ici Erwann Rougé. La mer débarrassée de son excès de sels lyriques y gagne en force, sincérité et en émotion. Ici les îles au trésor, c’est en soi qu’il faut les chercher. Les Boscos, les Capitaines aussi. Situé par Bernadette Griot des éditions l’Amourier “entre recueil et récit”, il s’agit tout simplement de poésie. Une poésie écrite à même le blanc de la passerelle d’un navire, à même l’écume fracassée en sillage.

*Passerelle* donc, un titre à plus d’un titre certainement. Passerelle pour notre embarquement sans doute mais aussi et surtout pour le pilotage au plus près du roulis et des brumes. Comme si la météo marine titrait le poème comme elle titre les jours de mer. La mer des cargos, des ferries, des remorqueurs, la mer en activité, les odeurs d’huile. Le mauvais temps, la boucaille, les brumes de mer “il faut faire si peu de bruit pour voir”. Le mauvais temps pour exacerber les sensations et pour en faire poème. Les éléments, le corps et l’écrit toujours intimement liés.

Mais passerelle aussi, passer avec elle le temps, tout le temps, même dans l’éloignement et l’absence sur cette Manche parfois impraticable entre l’Ile de Batz et le port anglais de Poole. Le voyage comme éclairer d’amour. Loin des yeux encore plus près du cœur et du corps. L’intime rapproché. L’intime, cet infini arrimé à soi. Le corps “à apprendre vague par vague”. Les départs, les retours au cocon de Loc Meven, au “noir fertile de la terre”. “Ramener quelque secret de mer de cette ligne d’horizon” et puis le départ à nouveau, “un instant de désir”, “un langage blanc”. “Aimer n’est pas une paix”.

Et pour terminer *Passerelle* car Erwann Rougé est passeur de poésie en “carnet de mer” en “cahier d’errance”, et passeur d’art aussi (avec Gasiorowsky et Bram Van Velde). La mer comme miroir de l’écriture. Écrire ou le contraste entre la mer agitée et le silence des mots sur le papier. “Sur le cahier d’écriture, je préfère me perdre dans l’espace blanc de la marge”. Comme le bateau écrit son sillage en mer, à la marge de la terre. “Écrire sans bord, à l’envers, de l’autre côté de la langue”, “Écrire, si ce n’était rien d’autre que secouer le ciel...”

Ce livre, ce sont des voyages qu’on aimerait faire de cette façon, aux vents et ressacs de l’intime, des amours qu’on aimerait vivre ainsi dans la chaleur du retour, des mots que l’on aimerait ordonnancer aussi bien. Terminer un livre finit toujours par un vertige: le blanc fertile d’un nouvel espace ouvert. C’est ainsi que j’aime la poésie, à ciel ouvert.



Il y a des phénomènes naturels qui méritent toujours d'être vécus puis nommés parce qu'ils sont des manifestations qui s'adressent à nos sens et à nos cœurs et qu'ils ont ce pouvoir de les contenir, de les faire trembler, de les ranimer et de nous transformer. Ils nous rappellent que nous sommes éléments parmi les éléments, des plus fragiles. Corps soumis à leur puissance ou âme prise en charge, ils lèvent en nous des images, ouvrent un espace de vision et de langue que nous pouvons habiter mais qui nous déborde. Dans *Passerelle*, le dernier livre d'Erwann Rougé, paru aux éditions L'Amourier fin 2013, celui-ci tient un journal de bord, un *Carnet de mer*, où la description de ses sorties en bateau ou de ses retours à terre le long des jours s'accompagne d'un bulletin sur l'état du ciel, de la mer et de l'être. Le notant, le poète entre dans une parole où les mots deviennent "*phares, balises, feux brefs*", cornes de brume, lames de fond et écume. Il nous invite à partager une traversée de haute lutte et de grand vent.

Les textes en prose poétique qui constituent l'ensemble sont regroupés en deux parties inégales et précédés chacun d'indications météorologiques ou de lieu, écrites en italiques, qui correspondent à une situation maritime ou terrestre et à un moment singulier, ils ont tous une coloration différente mais aussi une homogénéité de ton et de style immédiatement reconnaissables. Présents dès les premiers recueils d'Erwann Rougé publiés aux éditions Unes, la voix du poète y demeure, bouleversante en son "*ressac intérieur*". Douceur et mélancolie, délicatesse et simplicité des mots sont là prégnantes pour parler la densité du réel et le vide, la faille, le manque et la blessure, la bonté de l'amour. "*Dire*, écrit celui-ci, *suppose que l'on voit et que l'on écoute*", qu'on laisse en soi grandir les cris et les extases, que l'on s'éprenne du corps fondu à l'âme.

Page après page, sensations et sentiments s'entremêlent pour affronter en mer le "*Temps couvert et à grains-mer forts, roulis modéré...*", la "*Visibilité moyenne, boucaille aux approches des côtes britanniques*", ou se laisser gagner par la "*fatigue générale du navire*". De même à terre retrouver Loc Meven, c'est autant accepter que tremblent les choses et les cœurs que savoir l'inconnu comme appel. Erwann Rougé fait des allers-retours entre dehors et dedans, ne manquant pas de souligner qu' "*écrire est un travail physique*" comme naviguer et aimer.

Pour le poète, la vie n'est-elle pas "*une recherche perpétuelle*" de la "*plage pacifiée*" ? Qu'il se tienne sur la "*passerelle*", "*en cabine*", dans "*la chambre*" ou "*le jardin*", la pensée dialogue sans cesse avec les infinies variations de la lumière et des couleurs, avec les nuages, les vagues et les plantes, avec la chair de l'aimée et "l'espace blanc de la marge". Tous apportent au narrateur une série de certitudes et d'incertitudes, des interrogations entre "*mutisme et effusion*". Les textes font alterner le "*je*" du monologue intérieur, sa solitude en mer, et le "*tu*" adressé à la femme aimée restée à terre et qu'il retrouve après chaque navigation, un tu qui fait battre et le cœur et les mots. Il y a leur flux et reflux dans les phrases épousant le mouvement intérieur de l'homme. Agité ou serein selon le temps, il reste écorché toujours. Vivant en Bretagne, Erwann Rougé y marche et y navigue au large. Il observe au plus près l'activité sur les flots (le vocabulaire de la marine est très précis dans le recueil), il vit l'alliance des hommes, de l'eau et du ciel et aime le mouvement des marées. Sur les plages de la Manche, la beauté nue des galets, des rochers, la force brute des tempêtes, les hurlements du vent



le retiennent et ils sont présents dans toute son œuvre. On sent qu'il a expérimenté dans la vie et dans la poésie tous les tangages et leur apaisement. Le risque du naufrage aussi ne lui est pas étranger et les mots sont de frêles amarres.

Dans ces textes, il est question du monde visible et invisible comme il est question du corps charnel et spirituel du poète qui sait la douleur, le blanc, le manque et bien sûr le désir et la mort. *“On tombe dedans”*, confie-t-il, et le corps qui *“fait jaillir des hauteurs”* est le même que celui qui se dérobe et produit *“un lent noir, lent noir dans le cerveau”*. Animé du souffle de vie, il est pourtant *“un corps-mort ancré à la laisse de mer”* qui parfois *“se détache, dérade, perd prise”*. La deuxième partie du livre, plus courte, est en effet la clef de l'ensemble, elle donne à ce dernier un autre éclairage. C'est la remémoration d'une lutte contre la chute *“au moment où les jambes ne se tiennent plus”* où *“un éclat de foudre arrive derrière les tempes”*. Le poète évoque ce qu'il a vécu lors d'une *“ischémie du sang dans le cerveau”*. Frappé durement, il a dû combattre l'absence, la perte, reconquérir les mots, parole et écriture. Les poèmes qui débutent par *“Chambre blanche”* montrent le séisme du traumatisme, et ses conséquences: la peur, l'aphasie, la perte, toute *“cette obscure et lente violence”* contre l'amour et le langage.

Car ce recueil célèbre l'amour et nous le montre plus fort que la mort. La figure de la femme y apparaît aimante, dispensatrice du désir, de la confiance et de la joie qui habitent Loc Meven, lieu d'ancrage pour le poète. Sa présence aide à combler tous les vides, à guérir les mots qui *“ne suivent pas”*, à chasser les *“mouches mortes”*, à repeupler avec *“tendresse”* et *“extrême attention”* les gestes quotidiens. La *Passerelle* sur laquelle se tient le poète est fragile, elle oscille quand le pas et la langue hésitent mais elle est le *“pont entre”*. Dans le passage, *“ce peu de terre, ce peu de chair, ce tout d'amour”* qui nous constituent nourrissent le poème, reconquis lui aussi sur la mort. Éclaircie provisoire, nous murmure Erwann Rougé, et éternel recommencement. Le lecteur referme le livre le cœur saisi par cette parole pudique et vraie qui, *“en lignes tremblantes”* et pleines de tendresse, le porte au loin et le ramène, tels la vague et l'oiseau, au sein du monde. Son chant fait entendre la beauté du vivant, toujours menacée.

## **Le Carnet de mer d'Erwann Rougé** L'Amourier éditions 2013

*par Jacques Josse* (Remue.net, Janvier 2014)

Chaque page de ce carnet de mer débute par de brèves informations qui ont à voir avec la météo marine en cours, le lieu où se trouve le bateau et la façon dont il se comporte face aux intempéries.

*“Temps couvert et à grains-mer forts, roulis modéré. Vent fraîchissant de S. à S.S.E. Tangage accentué. L'état de mer nous contraint à renoncer à l'accostage. Pris route de sécurité.”*

Ces notes, prises sur le vif, ouvrent le texte. Ce sont des avant-goûts, des mises en situation. L'auteur s'y adosse pour dire ensuite ce qu'il vit, ressent, imagine à bord. L'isolement sur la passerelle reste propice à la réflexion. Il ne se laisse cependant pas submerger par l'immensité qui l'entoure. On le sent, au contraire, guidé par une sorte de ressac intérieur stimulé par la force des éléments auxquels il se frotte.



“La mer ne nous égare pas, nous ne sommes jamais perdus par ses mensonges, qu'elle nous affronte ou bien nous frôle, nous esquive, nous piège, nous enlace et nous déchire, elle nous révèle chaque fois davantage, non pas un secret, mais la présence d'un secret.”

Il s'interroge, cherche à saisir une sensation, un silence, un moment à ne pas oublier. Il sait pourtant que noircir ce carnet qu'il garde à portée de la main ne suffira pas. Il lui faut adapter sa langue, la travailler, la modifier, lui offrir des mots, un lexique, une palette et un timbre adéquats. La dureté des vagues venant cogner les pontons d'un port et le glissement de l'eau roulant sur la pierre ne s'énoncent pas de la même manière. “L'écriture est liée au corps” et celui-ci cherche en permanence à être disponible pour sentir toutes les vibrations qui émanent de l'extérieur.

“Écrire est un travail physique. Perpétuelle recherche. Comment dire aujourd'hui ? La faille au monde n'a aucune langue.”

Attentif aux turbulences de l'océan et en proie à une mélancolie qui parfois le visite à l'improviste, Erwann Rougé s'invente également, tout au long de ses trajets maritimes, des haltes en un lieu sûr, territoire intime qu'il nomme Loc Meven et qui devient refuge mental. Dès que ses pensées le lui demandent, il s'y projette, s'adressant à celle qui l'attend à terre et qui vit, à son image, entourée de livres.

“J'ai le désir panique de revenir à la beauté de l'autre ou de faire n'importe quoi pour éviter le gouffre, les trauilles.”

Il y a dans ce livre une densité d'être qui réussit à dépasser une réalité fascinante (une vie au large, mouvementée, frappée d'écume) pour découvrir des rivages plus secrets, au cœur d'une intériorité et d'une profondeur qu'Erwann Rougé parvient à rendre avec subtilité.



*Passerelle, carnet de mer* L'Amourier éditions 2013

par *Henri Droguet* (Site *Poezibao*, janvier 2014)

**Passerelle. Carnet de mer.** Ainsi s'intitule le nouveau livre qu'Erwann Rougé vient de publier dans la collection Poésie des éditions L'Amourier.

Et on pourrait s'y laisser prendre et croire à une sorte de livre de bord. Un grand nombre de séquences – il y en a 68 en tout qui tiennent pour la plupart en une demi-page, rarement plus, souvent moins – s'ouvrent en effet sur des indications standardisées de météorologie marine: la mer n'est en général pas très aimable, d'où tangage et roulis qui fatiguent le navire, la force et la direction du vent, le ciel nuageux, brumeux, boucailleux, à grains ou pluies petites ou grandes, la visibilité, les aléas de la navigation et les précautions à prendre pour y parer, des repères que les loups de mer familiers du secteur Manche-Ouest auront vite fait de relever: les côtes anglaises (Poole, la jetée de Borcombe), le môle “*Pierre Lemaire*”, la bouée d'Astor, le chenal du Fromveur, le phare de l'île de Batz, l'Anse du milieu, le Chien-assis, la Chaise, la Pointe du petit minou... on en passe.

Mais ce ne sont là que des ouvertures comme des leurres, une écume accessoire. C'est bien autre chose qui est traversé, taillé, affronté, dans cette odysée, ce livre laconique et frontal (mais ce n'est qu'une apparence).



Il y a du début jusqu'à la fin une inquiétude, une blessure, un malaise, comme une angoisse que soulignent cette phrase dès le départ: "*Les choses tremblent*" (à deux reprises) et à la dernière page: "*Juste vivre les choses en lignes tremblantes*". Et cet inconfort existentiel a fort peu à voir avec l'état violemment agité quelquefois de la mer "en lignes brisées". Il s'agit ici en effet d'inventer un chemin et une parole, d'"essayer une autre langue", une parole "*entre mutisme et effusion*", "*entre le pas encore et le trop*", pour "*habiter les contraires*"; et puis il y a celle, présente/absente pendant les croisières, "*je t'emmène partout où je vais*", et retrouvée en son corps et sa parole à l'escale dans 24 séquences, offrande et réponse à tout, pour "*êtreindre le fouillis et la merveille de l'autre*", "*marcher en amour, tenir le tremblement*".

Sachant le déchirement, sachant que "*la parole est réponse au silence*" qui est "*la seule réponse*". Ainsi se trace à l'estime sur "*ce peu de terre, ce peu de chair, ce tout d'amour*", un accès ténu, un accord qui est connivence, transparence, pour retrouver l'apaisant acquiescement à la beauté, ce commencement terrible selon Rilke qui est ici rappelé, dire oui au monde réel sous toutes ses formes, et "*la boue est un moment réel de la vie*", mais aussi bien un galet (rond de préférence), un nuage (c'est l'évidence même), un caillou dans la mer, un arpent de lande, une mésange qui passe à trois reprises et reçoit ces offrandes: eau sucrée, croûtes de fromage, boule de graisse.

Cette "*avancée*" n'est pas un chemin de roses, il y a à plusieurs reprises une sorte de bégaiement qui est le signe d'une instabilité générale, la meurtrissure, les trous, la peur, l'angoisse. Contre cela il faut donc s'acharner à écrire, et le texte est balisé de "*mots d'ordre*", de consignes à l'infinif: "*...marcher au plus près, au plus juste de la blancheur du papier qui se recouvre de signes. Vivre une avidité, une obstination, une soif...*"; "*Rester debout, non plus dans le désir inquiet, mais dans l'échange... Aller jusqu'au bout vers ce qui se cache ou fait semblant d'être autre. / Arrimer l'infini*"; "*Écrire sans bord, à l'envers, de l'autre côté de la langue*", "*Vider le cœur, la tête*".

Mais précisément il arrive que ce vide soit gouffre, absentement, lacune, syncope, un blanc terrifiant, une glaçante traversée du désert, des confins de ténèbres et d'effroi, et c'est la deuxième partie, 16 pages sans pathos lacrymogène ou décoratif, la chute, le morcellement, le désordre, on est durant 5 pages dans une chambre blanche, tout est rendu à l'exsangue et la confusion, puis pourtant, lentement, ce qui était "*perdu*" va être physiquement ressaisi, "*Ce n'est pas mourir qui est difficile. C'est cette obscure et lente violence, l'inconcevable absence où on cherche un visage, les yeux vaincus. (...) Sommes-nous que corps, que cendres? Sans trace, sans témoin. On se voudrait de l'autre côté de l'immobile*". Et c'est le temps du ré-apprentissage. Tout est rebâti, retrouvé, à deux avec celle qui fait "*douceur en chemin*". Ces quelques pages strictes, sans effets, sans effusion, pour dire de qui est "*sauvé de la douleur*", et le rire qui fait équilibre à ce qui vacille, sont tout simplement (c'est moi qui souligne) magnifiques.

Car il s'agit aussi bien évidemment d'un chemin et d'un parcours dans l'écriture dont les enjeux sont délimités à plusieurs reprises: "*se perdre dans l'espace blanc de la marge*"; "*écrire est un travail physique. Perpétuelle recherche. Comment dire aujourd'hui? La faille du monde n'a aucune langue*"; "*faire peu de bruit*"; "*rouler un petit caillou*"; "*écrire est une sensation animale d'urgence*"; "*l'écriture est liée au corps et au plus intime, celui dont on ne parle pas*".



D'où cette écriture sèche, sobre, minimaliste ; le retour de ces mots presque programmatiques : vide, blanc, rien, silence, creux, abîme, muet, oubli ; la juxtaposition des propositions brèves le plus souvent ; l'emploi massif de l'indicatif présent ; parce qu'il faut écrire " *de l'autre côté de la langue*" pour arracher au plus près, au plus juste, une trace, " *secouer le ciel*", bâtir un lieu mot à mot.

Oui l'urgence, la fièvre, le bord (mais pas plus) des larmes, tout ce qui est sauvé. C'est un de ces livres que l'on pose un instant, lecture faite ; puis on y revient encore, et encore, inlassablement.



*Passerelle, carnet de mer* L'Amourier éditions 2013

par Yves Jouan (Revue de poésie N47)

Dès le titre, *Passerelle*, nous sommes situés sur cette partie précise d'un navire sur lequel nous aurons pied. Dès le sous-titre, *Carnet de mer*, le livre nous est donné comme un ensemble de notes, peut-être un journal. Reste que, nous le savons, pour peu que nous ayons lu d'autres ouvrages de Rougé ou prêté attention à la collection "Fonds Poésie" des éditions L'Amourier : nous aurons affaire à un ensemble de poèmes. Quelque chose, donc, est écrit sur une lisière, au bord, et la passerelle dont il est question sera sans doute un trait d'union entre genres habituellement éloignés. Mais au-delà des genres, ce sentiment d'être sans cesse "au bord", dans une expérience limite, ne nous quittera plus.

À voir les italiques par lesquelles commence chacun des textes, on pourrait s'attendre à des citations mises en exergue, des phrases de poètes, des pensées philosophiques, mais d'emblée nous sommes emmenés ailleurs. Très vite en effet, l'auteur de ces mots premiers n'apparaît plus que dans une sorte d'absence, puisque ceux-ci ne sont rien d'autre que des extraits d'un bulletin de météo marine (*Temps ouvert et à grains-mer forts*) augmentés d'une notation à caractère objectif (*roulis modéré*). Plus loin, cette objectivité sera celle d'un lieu nommé (*Loc Meven*) ou d'un moment (*Soir*), comme si le poète avait besoin de ce socle pour ouvrir la voie à sa propre écriture.

Pour délimiter, aussi, l'espace du subjectif, tenu qu'il est alors entre ces mots-ci et ceux auxquels aboutit le texte, sortes de conclusions momentanées, pas de côté qui ramènent à un réel parfois plus rassurant dans son immédiateté, souvent sur le mode impératif (même sous la forme d'un infinitif) et / ou de nouveau objectif (*Faire rouler un petit caillou*). Ainsi est évitée, comme toujours chez Rougé, l'expansion romantique du sujet. Non que le sentiment, le rêve, la pensée, le désir, tout ce qui fonde et anime l'individu, n'ait sa place. Simplement, c'est là comme au passage, pris dans le roulis ou le tangage, dans des mouvements qui vont de l'abîme à l'amour salvateur (thématique récurrente chez Rougé, mais dont la fonction salutaire est ici renouvelée), à l'exigence poétique qui permet de *danser avec les extrêmes*.

Car là encore, sous les allures de phrases (ou de non-phrasé) lancés au fil de la plume tel que les propose un carnet, Erwann Rougé s'affirme, s'il le fallait, comme l'un des poètes les plus exigeants de notre temps. À l'époque de la plus grande liberté formelle, il énonce et met en acte un art poétique étroitement lié à l'expérience vitale, comme,





en l'occurrence, écriture et navigation aux limites : *recommencer à chercher l'impulsion violente de la beauté qu'il faut prélever*. Sans cesse, comme un maniaque.

C'est cette exigence, élevée à l'état d'éthique, qui fait de l'expérience solitaire du poète un objet de partage. S'il y a éthique, il y a "nous". Un "nous" qui unit l'auteur non seulement à l'être aimé, bien sûr, mais aussi au lecteur. Tout être à ce point respecté est immédiatement entraîné sur le chemin du récit qui lui est adressé. Voilà de quoi alimenter bien des réflexions sur la réception possible de la poésie dans une société où l'individu est généralement si peu considéré.



*Passerelle, carnet de mer* L'Amourier éditions 2013

par *Mathieu Nuss* (Revue CCP du CIPM) décembre 2015

De l'omniprésente thématique du « bord de mer », constitutive du quotidien d'Erwann Rougé, on ne doit pas forcément conclure à une exaltation permanente, ou une complaisante célébration : « La mer fait des lignes brisées. La blessure est quotidienne ». « Le sable a besoin d'allongement, de ralenti, de traces de pas ». Des affirmations simples évoluent, formant des petits blocs de proses parfaitement calibrés. Préférant écouter, *Passerelle* est un livre qui parle très peu, bienveillant, il salue en vous prenant la main et le coude avec l'autre main. Une communion sous les signes de la brume, de la mer agitée, du temps blanc, de la faible visibilité, du roulis modéré... et « Le reste, tout le reste... est laisse de mer ». Ce que l'écriture désigne, met en vibration, et tente de manoeuvrer au mieux, cadencant dans le vent comme coque de voilier, c'est la permanence des événements, leur « sillage de silence muet ».

